

André Villéger et Philippe Milanta, plus de cent ans de jazz



Voici deux hommes du jazz, André Villéger (saxophones ténor et soprano, clarinette, né à Rosny-sous-Bois le 12 août 1945) et Philippe Milanta (pianiste né à Marseille le 30 mars 1963). Ils ont sous les doigts et dans le souffle plus de cent ans de musique. On les connaît comme interprètes, arrangeurs, compositeurs, et membres attirés de tous les big bands de ces dernières décennies. Pas du tout comme stars ou starlettes.

Ce qui, pour ne pas les propulser au-devant de la scène, ne les rend pas moins indispensables à une certaine idée du jazz. On a pu la croire dépassée (par quoi, au juste ?), cela ne suffit pas à la périmer.

Dans le sillon du plaisir

Jouer le répertoire, célébrer les « héros » du jazz – le dernier album en duo de Villéger et Milanta s'intitule For Duke and Paul – reste et surtout redevient une idée forte. On peut la prendre comme un programme académique (Wynton Marsalis), la renouveler (Géraldine Laurent), s'y référer parce que malgré tout... (nombre de jeunes musiciens), on peut aussi en faire ce que Villéger et Milanta en font : la jouer droit, la creuser, s'y absorber comme dans le sillon du plaisir. Il y faut une personnalité discrète, en termes de vedettariat, une personne claire, une ambition immense autant que modeste. Ce qui s'appelle jouer pour, For Duke and Paul.

Duke, c'est évidemment Duke Ellington, et à travers lui, Billy Strayhorn, l'alter ego, l'âme du band, le compositeur éblouissant, l'autre pianiste de l'orchestre. Paul, Paul Gonsalves (ténor sax), l'une de ses voix privilégiées, même dans le Duke Ellington Band où elles l'étaient toutes. Quand l'orchestre entrait en scène, chacun rejoignant son pupitre avant l'entrée du Duke, chacun était acclamé à juste titre. Ils avaient nom Cootie Williams, Cat Anderson, Johnny Hodges, Russel Procope, toute la section des sax. Paul Gonsalves, capable à lui seul de relancer l'orchestre à Newport, en 1956 (Diminuendo and Crescendo in Blue), semblait celui à qui Duke passait tout.

On le voit, lors d'un concert en Norvège, cluquer sur sa chaise, avant de se réveiller sous le doigt du Duke, pour prendre un chorus de feu. Un soir de 1967 à Pleyel, le pupitre de Cat Anderson (1916–1981), membre de l'illustre cohorte depuis 1944, resta vide. Malade ? Quelque pépin ? Non. C'est qu'il s'était présenté en retard à la balance. Ça ne rigolait pas. Mais quand ça jouait, ça jouait. Souvenirs de l'âge d'or ? Promesses de l'avenir...

Vérité du jeu

Villéger et Milanta réussissent ce tour de force d'être à fond eux-mêmes, sans autre concession que la vérité du jeu, en duo, alors que leur répertoire – à deux compositions personnelles près – est dans toutes les oreilles à travers les divers big bands qui les ont illustré. Villéger a suivi un parcours à contrepied, du traditionnel au plus actuel, tandis que Milanta, marqué au début par Count Basie, se laisse, à travers toute sorte de formations dont son propre nonette, gagner par Ahmad Jamal et autres.

Il y a dans ces parcours croisés quelque chose d'éminemment émouvant qui ne tient que par leur refus de refaire, de redire, doublé de mille expériences de « sideman » : le « gars d'à côté » disant mieux qu' « accompagnateur », de quoi il retourne. Ce qui leur permet, désir et capacité entrelacés, de reprendre à bras le corps une idée, un geste, un moment, avec une décision et une inventivité qu'il est toujours loisible de mimer sans forcément la rejoindre. Eux, ils sont au cœur, reprenant des compositions peu connues ou décalant rythmes et tonalités sur, par exemple, I Let A song Out of My Heart.

On pourrait retracer tous les points remarquables de leur entente à travers le Paul's Tales de Villéger. Ce serait une formidable analyse de ce génie personnel qui se dévoue à l'Histoire du jazz à travers ses héros même. Inutile de traquer dans le jeu de Villéger qu'on aime tant à chacune de ses apparitions (au Cepage Montmartrois, par exemple, le vendredi soir, avec George Locatelli), quelque mimétisme dont il serait bien capable. Tenter de comprendre sa fougue.

Pour le sérieux du jeu

Se dire simplement que donner, en toute simplicité (tu parles !), une idée de toutes les musiques qu'ils portent, et la donner en duo, tient de la performance, d'autant plus vivace, qu'elle n'en affiche aucun des signes frelatés. Ils jouent, pour le plaisir et le sérieux du jeu. Ils jouent avec une efficacité qui emballe. Inutile de se demander pourquoi le Sunset Sunside est bourré comme un club de grande époque. Ce plaisir donne du plaisir, et le sérieux, de quoi réfléchir encore cent ans. Avis aux jeunes musiciens. Ils ont souvent l'allant mais pas forcément la science. Quant à l'humilité...

Le 4 juillet 1973, Indépendance Day, trois orchestres, trois légions de stars, se relayaient au Roseland Ball Room de Manhattan : Count Basie Orchestra, Duke Ellington Band et l'orchestre de Woody Herman. Six chansons chacun, et on recommence. Pas moins. Quel plaisir, parfois, d'avoir vécu...

La curiosité de cette nuit du 4 juillet – les gens dansaient sous lampions et petites bannières étoilées –, c'est que « Paul » allait en tanguant de l'un à l'autre, comme s'il se trompait de formation. L'ivresse ? L'errance ? Pas le moins du monde. Il savait, de source sûre, que bien plus tard, il y aurait des musiciens capables d'en retenir l'idée, la démarche et la force. Mais il faut s'y atteler et s'appeler André Villéger et Philippe Milanta. Ce qui donne, c'est la condition, en duo, c'est le défi, une réussite aussi saluée en club qu'en album : For Duke and Paul. Méthode rouge et bleue avec les étoiles, pour grands fidèles à l'histoire du jazz et apprentis de la dernière heure. - Francis Marmande

For Duke and Paul, André Villéger et Philippe Milanta

1 CD Camille, Socadisc. www.facebook.com/Camille-Productions-496036404044865